

## De l'arbre...

De plus en plus nombreux par endroits, quelques vestiges desséchés de palétuviers sans vie, très haut campés sur leurs racines hors de l'eau saumâtre, interrogent le ciel et le passant sur l'activité humaine outrancière qui asphyxie la mangrove croupissante et exsangue.

Néanmoins, au bord de la mangrove se dresse un arbre magnifique, exceptionnel et parfaitement blanc.

Peu de personnes lui prêtent attention car on ne peut le voir si on ne sait s'arrêter devant une féerie de la nature. Cette féerie-là n'est visible que de nuit, du coucher du soleil jusqu'à l'aube. Avec un peu de chance et l'âme du poète, si vous vous levez aux aurores, vous comprendrez comment, en pleine clarté, il disparaît.

Tous les matins, à l'aube, ce majestueux arbre blanc se déplume. Répondant à un mystérieux signal, le bout d'un fil, d'un blanc immaculé, s'envole entraînant à sa suite tout le reste de l'écheveau jusqu'à une dernière extrémité qui attend patiemment à son tour le décroché ultime. Tel un merveilleux fileur de soie, l'appel du jour dévidant l'arbre étire le long ruban blanc plus ou moins fin vers l'horizon coloré des teintes de l'aurore.

Un matin, à ma porte-fenêtre, dès les prémices d'une activité imminente autour de l'arbre, dans l'attente puis la contemplation du sublime spectacle de son effilage, j'ai pris conscience des individualités et des appartenances multiples et fractales. L'espace d'un instant, la perception étrange de cette seule et même unité se défaisant par le surprenant défilé me renvoya au souvenir des histoires du soir de tante Zazou dont les rythmes différents s'imbriquaient dans l'écoulement du temps des vacances.

Dans la lointaine Ithaque, tous les soirs, la fameuse tisseuse défaisait sans cesse son ouvrage de patience du jour

alors que s'inscrivait, dans de fabuleux récits, l'épopée de son époux. Inversement, aux aurores, à l'heure où tintent peut-être de lointaines matines, dans la splendeur des nuages irisés du ciel matinal, l'arbre blanc à plumes se défait en un long fil blanc unissant tous les envols. Progressivement, ce refuge jusque-là providentiel perd un à un ses hôtes de la nuit.

Adossée au chambranle de ma porte-fenêtre, je ne puis entendre le jacassement de ce départ ordonné. Je suppose un bruit assourdissant autour du perchoir. Alors appréciant l'éloignement fort opportun qui ne m'offre que le spectacle majestueux et silencieux des aigrettes blanches en partance, humant ma tasse de thé brûlant, je savoure le vol de l'instant qui s'étire.

J'accepte de voir autrement ce phénomène étrange qui me fascine et m'interpelle. Dès la première aigrette ouvrant la voie, la quête subtile de ces oiseaux se suivant de si près au risque de se toucher, filant le long de l'horizon, menés par un seul et unique guide visiblement indispensable à leur envol, leur fait choisir le même moment, la même direction dans l'alizé qui les emporte, me dédiant un beau ruban lisse et blanc qui dessine quelques courbes dans l'azur avant de disparaître.

N'ayant plus aucune feuille, l'arbre mort perd de sa superbe, reste seul, sec, vide de vie, lançant désespérément par ses branches dénudées des appels silencieux vers le ciel, vers ses hôtes noctambules. En le regardant fixement, malgré l'éloignement, je perçois son désarroi. Se désolant du spectacle qu'il n'offre plus, de la vie qu'il n'abrite plus, il semble grincer tristement. Comme inutile parce qu'abandonné, l'arbre sans ses plumes réalise hélas qu'il est inerte et n'a rien à donner.

Je m'interroge alors à la fois sur ce départ déjà révolu de l'arbre, sur celui temporel des aigrettes, mais aussi sur leur retour et le restant du temps. Le jour passe, s'étirant dans l'accomplissement de ma propre histoire, des histoires parallèles de chacun si riches de ces précieuses énergies que sont les émotions.

Puis vient le crépuscule du soir qui rassemble sur l'arbre à nouveau étonné, les nombreux volatiles éparpillés

ou égarés provenant de toutes les directions par petits groupes plus ou moins importants. Seuls ou en couple, quelques retardataires à la grande migration de retour, arrivent le cou tendu, à tire-d'aile pour rattraper le temps et ne point manquer la répartition des places. Bien que désordonné, ce ralliement vers le lieu de repos témoigne encore de leur fidélité au vieil arbre, et m'assure des spectacles à venir de leur départ matinal le long d'un fil puis de leur nocturne retour sur des rythmes multiples, « polysynchrones », mais inéluctables.

Accueillant avec bonheur ses aigrettes immaculées, leurs jacassements assourdissants, leurs merveilleuses histoires, l'arbre blanc vit à nouveau sa renaissance. Il écoute solennellement leurs moindres récits : ceux qui déclenchent le fou rire de tous, comme ceux qui émeuvent jusqu'aux larmes toute l'assistance soudain muette. Consignant conjointement en une fois toutes les narrations, la diversité des personnages, des temps et des lieux, l'arbre blanc s'imprègne du vécu des autres.

Les aigrettes des Antilles sont en effet très bavardes. Avant de s'endormir, elles ne racontent pas que leurs propres histoires, mais dévoilent aussi celles des autres animaux et même celles des hommes. Et parce qu'ils ne s'en méfient point, elles peuvent même les entendre penser. A l'arbre qui les écoute, elles veulent tout révéler, certaines qu'il ne répétera rien et ne pourra semer la zizanie entre les humains. Les aigrettes inversent ainsi les rôles car ce sont elles qui racontent toujours les histoires avant de s'endormir. Dans la nuit bien noire, blotties les unes contre les autres, couvrant de leurs plumages blancs la totalité de l'arbre, épuisées et vidées de leurs histoires, n'en pouvant plus d'avoir tout raconté, elles s'endorment.

Alors, plein de toutes ces histoires, à son tour l'arbre blanc s'envole vers les autres lieux, les autres temps, les autres vies, mais contrairement au conteur, cet étrange arbre à palabres d'aigrettes, garde jalousement tout en lui.

S'il pouvait, comme un griot, vous raconter toutes ces histoires, l'arbre blanc silencieux serait intarissable.

De ma porte-fenêtre, j'observe encore quelques instants l'arbre à plumes. Dérangés par chaque bruit intempestif,

d'une aigrette ou des environs, les flocons blancs se soulèvent encore en myriade poudreuse aux formes de l'arbre agrandies de sa splendide ramure. Déclinant peu à peu, ces pulsations ailées deviennent sporadiques jusqu'à l'immobilité requise pour la nuit et les rêves. Alors s'apaisent et l'arbre et ses plumes dans le silence qui s'installe.

Sûr désormais de leur endormissement, dans un tout autre silence, celui-là intérieur, l'arbre totalement blanc, magnanime et serein revit les histoires d'aigrettes, des autres animaux et sans doute des humains, voyage dans leurs rêves et trouve enfin le bonheur en veillant au repos de sa vivante ramure de plumes.